des plus riches et des plus célèbres de France, fut fondée par Dagobert en même temps que l'église. Ce monarque la dota magnifiquement et, tant qu'il vécut, il ne cessa de l'enrichir de dons. Parmi les donations primitives dont les historiens du temps nous ont transmis le détail, on remarque un tribut annuel de cent vaches pour la nourriture des moines et de huit mille livres de plomb pour l'entretien de la couverture de l'église. A partir du viiie siècle, les abbés et religieux de Saint-Denis jouent un rôle politique dans les affaires du royaume, et parmi les plus connus nous citerons le célèbre Turpin, le chancelier et le confident de Charlemagne, et l'abbé Hilduin, qui fut ambassadeur de Louis le Débonnaire. L'abbaye de Saint-Denis ne fut pas exempte des abus et des désordres qui, plus d'une fois, au moyen âge, rendirent indispensable l'introduction d'une sévère réforme dans les monastères. Vers 815, on avait déjà été contraint d'envoyer dans un petit monastère dépendant de Saint-Denis ceux des membres de la communauté qui avaient résisté à l'entraînement général et étaient restés fidèles à la règle. Cette mesure eut de mauvais résultats. L'abbé Hilduin dut, en 832, en venir à la réforme devant laquelle avaient reculé ses prédécesseurs. Abailard se retira pendant quelque temps à Saint-Denis; mais il fut forcé de s'enfuir, les moines ayant voulu l'empoisonner parce que la régularité de ses mœurs était une protestation contre leurs désordres. Peu de temps après la réforme d'Hilduin, l'abbaye fut mise en commende par Charles le Chauve. Eudes, parent du roi, en fut le premier abbé commendataire. Il eut pour successeurs dans cette fonction le roi Eudes, le prince Robert, Hugues le Grand et Hugues Capet. L'auteur de l'*Histoire de l'abbaye*, le moine Doublet, s'élève avec force contre le système de commende introduit par Charles le Chauve et le traite « d'abus intolérable et plein de damnation. » Le dernier abbé commendataire laïque, Hugues Capet, ayant enfin rendu aux moines le droit de nommer eux-mêmes leur abbé, Doublet ajoute : « Et le roy Hüe Capet, bien qu'usurpateur de la royauté, fut béni de Dieu pour avoir rendu la liberté et l'élection à l'église. » Parmi les nouveaux abbés librement élus, nous devons nommer Adam, qui ne craignit pas de tenir tête à Louis le Gros et de plaider contre lui pour le maintien des biens, immunités et priviléges du monastère. Avec l'aide de ses vassaux il châtia même plusieurs seigneurs du pays chartrain de leurs violences contre les sujets de l'abbaye. Son successeur fut le célèbre Suger, auquel les habitants de Saint-Denis durent leur émancipation. Sous Suger, Louis VI confirma les priviléges de l'abbaye, notamment celui de haute, moyenne et basse justice, et le monastère atteignit l'apogée de sa prospérité. Suger accrut de quatre-vingts le nombre des maisons situées autour de l'abbaye et racheta tous les droits de divers seigneurs voisins sur l'abbaye et sur la châtellenie du Tremblay, où il fit élever une forteresse. Le prieuré d'Argenteuil fut restitué à l'abbaye, et les moines de Saint-Denis allèrent en peupler plusieurs autres, notamment ceux de Cormeilles, Sannoy, Orry, Franconville, Montigny, Louveciennes, etc. Louis le Gros, poussé par la nécessité à mettre en gage un vase d'émeraude dépendant du trésor de l'abbaye, ne put se procurer les fonds nécessaires pour le racheter et dut avoir recours à Suger, qui le tira d'embarras, fait qui prouve la richesse de l'abbaye à cette époque. Les successeurs de Louis VI continuèrent leurs faveurs à l'abbaye de Saint-Denis. Philippe II lui donna tous ses bijoux et pierreries, dont le prix était estimé 12,000 livres. Sous le règne de saint Louis, l'abbé de Saint-Denis, Matthieu de Vendôme, gouverna le royaume pendant la seconde croisade, « et, dit Doublet, il amplifia l'abbaye et l'augmenta grandement, tant en bâtiments qu'en domaines. » Matthieu de Vendôme fut le dernier abbé de Saint-Denis qui joua dans notre histoire politique le rôle de conseiller et de ministre de la couronne. Vers les dernières années de son administration l'abbaye comptait 200 religieux. Sous le règne de François Ier, l'abbaye retomba encore une fois en commende, et les maisons de Bourbon et de Guise lui fournirent plus d'un abbé. L'un d'eux, Louis de Bourbon, qui était placé à sa tête dès 1529, était, en 1552, lieutenant général des armées de Henri II. A partir de cette époque, la grandeur du monastère va toujours en décroissant. Sous le règne de Henri IV, ses religieux, jadis si indépendants et si fiers, subissaient la réforme de Saint-Maur et rentraient dans le droit commun. La mense abbatiale de Saint-Denis, qui valait, en 1692, 100,000 livres de rente, fut unie à la maison de Saint-Cyr.

Les premiers moines de Saint-Denis suivaient la règle de saint Benoît, mais peu à peu les nouveaux bénédictins s'écartèrent des principes sévères de cette règle; ils adoptèrent et une façon de vivre et un costume bien différents de ceux de l'institution à laquelle se rattachait leur origine. Les abbés de Saint-Denis ne reconnaissaient d'autre chef que le pape et dépendaient de lui directement. Le monastère jouissait de la prérogative d'être le dépositaire de la couronne, du sceptre, de la main de justice, des vêtements et des ornements royaux en usage aux sacres et aux couronnements. L'abbé et les religieux de Saint-Denis portaient ces insignes à Reims et se les appropriaient après la cérémonie. Ils étaient également maîtres des dépouilles et insignes des rois, reines et enfants de France. Quant aux droits productifs de l'abbaye, ils étaient excessivement nombreux. Nous citerons les droits de traverse par terre et par eau; les droits sur le sel, les droits de péage, forage, rouage; les droits sur les foires de Saint-Denis; les droits de pêche, etc., etc.

Lors de la réunion de la mense abbatiale de Saint-Denis à la maison de Saint-Cyr, l'archevêque de Paris obtint que le territoire de Saint-Denis fût placé sous sa juridiction; celle des religieux ne s'étendit plus au delà de l'enceinte de leur monastère. Enfin cette abbaye fut supprimée, avec les autres couvents, par le décret de 1792. Les anciens bâtiments sont occupés aujourd'hui par la maison de la Légion d'honneur, dite Maison impériale de Saint-Denis.

L'abbaye de Saint-Denis a produit, indépendamment des abbés illustres que nous avons cités, quelques noms célèbres dans les lettres. Nous devons mentionner : Odon de Deuil, auteur d'une *Histoire de la croisade* entreprise par Louis VII; Rigord, auteur de la *Vie de Philippe-Auguste;* Guillaume de Nangis, auteur de la célèbre *Chronique* à laquelle il a attaché son nom; Gilles de Pontoise, Philippe de Villette, auteurs de compilations historiques; Jean Chartier, continuateur des *Chroniques de France* sous Charles VII; Jean de Villiers, Jean Olivier, Crépin de Brichanteau, Jean Doe, Henri Godefroy, Godefroy de Billy, Jacques le Bossu, Jacques Doublet, auteur de l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, auquel nous avons emprunté de nombreux renseignements.

— *Histoire*. La ville de Saint-Denis occupe à peu près l'emplacement du *Catolacum* ou *Catuliacum* des Romains, village situé sur l'ancienne route de Paris à Pontoise. Saint Denis, décapité à Montmartre, aurait été, suivant la légende, inhumé secrètement en ce lieu avec ses disciples Rustique et Eleuthère. La légende ajoute que sainte Geneviève, ayant découvert, dans le cours du ve siècle, le tombeau où l'apôtre reposait avec les deux compagnons de ses prédications, y fit bâtir un oratoire qu'une bande de soldats austrasiens détruisit en 574. La double légende de saint Denis et de sainte Geneviève ne tarda pas à attirer un grand concours de chrétiens dont quelques-uns se fixèrent autour de la chapelle, et insensiblement se forma la ville actuelle, qui prit le nom de son patron. Dès le règne de Louis VI, les chartes font mention de la ville de Saint-Denis. Bientôt les nombreux priviléges que les rois de France accordèrent à Saint-Denis y attirèrent une population nombreuse. Au ixe siècle, les princes qui occupaient le trône vinrent souvent résider dans le palais que l'abbé Fulrade y avait fait construire pour Charlemagne. Charles le Chauve y tint quelque temps sa cour et, d'après l'abbé Lebeuf, le roi Robert s'y rendit en « chape de soie, avec son sceptre, le jour de Saint-Hippolyte. » Sous le règne de Philippe Ier, qui concéda le palais de Saint-Denis aux moines de l'abbaye, la ville avait de vastes faubourgs qui s'étendaient à l'O. jusqu'à la Seine, à l'E. jusqu'au delà de la porte Saint-Remi et occupaient au S. la plaine d'Aubervilliers. Ce fut à Saint-Denis que se retira, en 1358, Charles le Mauvais, révolté contre l'autorité de Charles V. Sous Charles VI, la ville de Saint-Denis fut assiégée par les partisans du duc d'Orléans, mais le commandant de la place signa une capitulation honorable. Prise plus tard par les Anglais, la ville, en moins d'un mois, changea cinq fois de maître, lors des premiers succès de Charles VII. Les Armagnacs s'en emparèrent en 1435, mais ils en furent chassés par les Anglais après un siége de deux mois. L'année suivante, ces mêmes Anglais pillèrent le trésor de l'abbaye et en détruisirent les reliquaires. Le seigneur de l'Isle-Adam les chassa de la ville et en extermina un grand nombre. Grâce aux nombreux priviléges que Charles VII, redevenu maître du royaume, accorda à tous ceux qui allaient s'établir à Saint-Denis, la ville se repeupla promptement et recouvra son ancienne prospérité. Mais de mauvais jours se préparaient encore pour elle. Les calvinistes s'en emparèrent en 1551 et s'installèrent dans l'abbaye. En 1567, ils s'en rendirent maîtres de nouveau et y commirent de nombreuses dévastations. C'est à cette époque que fut livrée la bataille de Saint-Denis (v. ce mot). Quelques jours après, les huguenots abandonnèrent la ville à l'armée catholique renforcée. C'est à Saint-Denis qu'eut lieu, le dimanche 25 juillet 1593, l'abjuration d'Henri IV. Pendant les guerres de la Fronde, Saint-Denis fut assiégé par le prince de Condé et obligé de capituler. A la Révolution, la ville prit momentanément le nom de Franciade. Depuis cette époque, elle n'a été le théâtre d'aucun événement historique important.

— Bibliographie : *Chronique de saint Denis, pasteur de France* (in-4o, sans date); *Antiquités et singularités de l'abbaye de Saint-Denis, cimetière des rois de France* (1575, in-8o); *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France, contenant les antiquités d'icelle, les fondations, prérogatives et priviléges, ensemble les tombeaux et épitaphes des rois, reines de France, et autres signalés personnages*, par Jacques Doublet (1625, 2 vol. in-4o); les *Tombeaux et mausolées des rois inhumés dans l'église de Saint-Denis, depuis le roi Dagobert jusqu'à Louis XIII, avec un abrégé de leurs actions les plus mémorables, en vers*, par Gilbert de La Brosse (1656, in-8o); *Mémoire des reliques qui sont dans le trésor de Saint-Denis*, par Gilbert Saunier (1665, in-12); *Inventaire du trésor de Saint-Denis, où sont déclarées toutes les pièces selon l'ordre des armoires*, par Abel Hugo (1700, in-8o; 1703, in-12); *Inventaire et dénombrement tant des corps saints et tombeaux des rois qu'autres raretés qui se voient en l'église de Saint-Denis, hors du trésor*, par Abel Hugo (1700, in-8o; 1705, in-12); *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis en France, avec les preuves*, par dom Michel Félibien (1706, in-fol.); le *Trésor sacré*, ou *Inventaire des saintes reliques qui se trouvent dans le trésor de Saint-Denis*, par Germain Millôt (in-18, sans date); le *Trésor de l'abbaye royale de Saint-Denis en France*, par Abel Hugo (1768, in-12); les *Raretés de l'église de Saint-Denis*, par Abel Hugo (1768, in-12); *Coup d'œil historique sur la ville de Saint-Denis et sur la restauration de son église*, par P.-N. Quillet (1807, in-8o); *Description historique de l'église royale de Saint-Denis* (1815, in-12); *Défense de la ville de Saint-Denis contre une division de l'armée russe en* 1814, par P.-N. Quillet (1841, in-8o); *Monographie de l'église royale de Saint-Denis, tombeaux et figures historiques*, par le baron de Guilhermy, dessins par Ch. Fichot (Paris, Didron, 1848, gr. in-18); *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France*, par Mme Félicie d'Ayzac (Paris, Imprim. impér., 1860-1861, 2 vol. in-8o, de CXXXI et 1180 pages); l'*Eglise de Saint-Denis, sa crypte et ses tombeaux*, par M. le chanoine Jacquemet (Paris, 1868, in-16).

Denis (MAISON IMPÉRIALE DE **Saint-**), ou **Maison de la Légion d'honneur.** Louis XIV avait fondé à Saint-Cyr une école destinée aux filles de gens nobles et sans fortune. Napoléon, qui sur bien des points copiait les errements de la monarchie absolue, publia, en 1808, un décret établissant à Ecouen une maison où devaient être élevées aux frais de l'Etat les filles ou les sœurs des officiers, sous-officiers et soldats, membres de la Légion d'honneur. La direction de cet établissement fut confiée à Mme Campan, excellente institutrice, qui avait très-bien saisi le genre d'éducation propre à des jeunes filles le plus souvent sans autres ressources que le traitement ou la pension de retraite de leur père. Tout y était simple. D'après le règlement de la maison d'Ecouen, chaque grande élève devait prendre soin d'une élève plus jeune et remplacer près d'elle sa mère. Le matin, après les premiers travaux de propreté qui suivaient le lever, elle lui donnait quelques avis sur l'emploi de la journée. Le soir, elle lui demandait si l'on avait été satisfait de sa conduite dans les classes. Chaque élève était tenue de marquer son trousseau et d'aller à la roberie faire elle-même ses robes, ses tabliers, sa coiffure. Toutes étaient dressées à nettoyer les bureaux et même à balayer les classes. Mme Campan, en un mot, faisait tout pour inculquer à ses élèves des sentiments honnêtes et leur donner des habitudes d'ordre et de travail. Elle leur répétait ces belles leçons, que les mères et les institutrices d'aujourd'hui devraient toujours avoir à la bouche :

« On trouve de vieilles personnes minutieuses, fatigantes, qui ont joui dans leur jeunesse de la réputation de femmes aimables, sans avoir eu d'autres avantages que ceux d'une jolie figure et de quelque gentillesse dans les manières. La femme pourvue d'une solide instruction perd sa fraîcheur et le charme de ses traits; mais elle prend, à chaque époque de sa vie, le maintien qui lui convient, une année de plus, une prétention de moins, et elle conserve jusqu'à la vieillesse les grâces de son âge et l'estime de tous. Elle a été jusqu'à dix-huit ans jeune fille modeste; tendre épouse et mère sensible jusqu'à trente; institutrice de sa fille jusqu'à quarante; conseil et amie de sa famille le reste de sa vie. »

Voilà les principes salutaires d'une éducation bien entendue, et l'on aurait toujours dû les suivre. Mais la noblesse créée par l'empereur, blanchisseuses-princesses, palefreniers-ducs, toute cette société nouvelle empanachée et enrubanée, qui portait dans les salons de la cour impériale le parfum de l'écurie et les audacieux néologismes de la halle, était, on le sait, bien autrement infatuée de ses titres que la noblesse morte dans la nuit du 4 août. Un colonel ne pouvait admettre que sa fille fût élevée avec la fille d'un soldat ou même d'un capitaine et vécût sur les mêmes bancs. Les officiers généraux et les officiers dits supérieurs demandèrent pour leurs enfants une école spéciale et, le 29 mars 1810, Saint-Denis fut créé. Les sottes prétentions qui avaient sollicité cet établissement ont en partie disparu. Cependant, aujourd'hui encore, la maison de Saint-Denis ne s'ouvre qu'aux filles de généraux, de commandants et de hauts fonctionnaires civils. Les capitaines, lieutenants, sous-officiers et soldats ne peuvent faire admettre leurs enfants qu'à la maison des Loges, dans la forêt de Saint-Germain en Laye.

Contrairement à ce qui a lieu pour tous les établissements de l'instruction publique, Saint-Denis ne relève pas de l'Université. Le grand chancelier de la Légion d'honneur, sous la haute direction duquel la maison est placée, a seul le droit d'opérer quelque changement important dans l'administration intérieure.

Le cours d'étude spécial à la maison est, dit M. Guérin, à qui nous empruntons ces renseignements, divisé en treize classes, comprenant chacune un semestre; cependant le changement de classe est subordonné au travail des élèves, qui restent souvent deux semestres dans la même.

Le personnel de la maison est séculier et voué au célibat. Il se compose d'une surintendante, de cinq dames dignitaires remplissant les fonctions d'inspectrice, de directrice des études, d'économe, de directrice de lingerie et roberie et de directrice de l'infirmerie. Ces dames, ainsi que toutes les autres, sont d'anciennes élèves qui n'ont jamais quitté la maison. Elles portent une croix en vermeil à quatre branches, surmontée d'une couronne impériale, attachée à un large ruban de la Légion d'honneur mis en sautoir. La surintendante le porte en bandoulière. Viennent ensuite douze dames de première classe : celles-ci portent la croix attachée sur la poitrine du côté gauche et surmontée de la rosette d'officier; puis trente-deux dames de seconde classe, qui portent la même croix que les dames de première classe, mais sans rosette. Il y a en outre vingt novices et de dix à vingt postulantes. Les novices n'ont que la croix d'argent et portent un uniforme qui n'est plus celui des élèves. Quant aux postulantes, ce sont des élèves de la classe de perfectionnement qui, ayant atteint leur dix-huitième année, ont passé leur examen et se destinent à la même mission. Elles portent le ruban de la Légion d'honneur attaché au côté gauche, pour les distinguer de leurs compagnes encore élèves.

Toutes ces dames remplissent les fonctions d'institutrices, de professeurs de chant, de piano, de dessin, de dames surveillantes. Dès le jour où elles sont nommées postulantes, elles sont chargées d'un de ces emplois. Après trente ans de service, qui datent du jour où elles sont nommées dames, elles quittent la maison avec une retraite.

La surintendante n'est jamais choisie parmi les personnes de la maison. Mme Dubouzet fut la première surintendante de Saint-Denis; Mme de Bourgoing vint après, puis Mme la baronne Dannery. A sa mort, en 1850, Mme Daumesnil, veuve de l'illustre défenseur de Vincennes, a été appelée à ces fonctions.

Voici de quoi se compose l'uniforme des élèves : une robe d'étamine noire serrée autour de la taille par une coulisse et un large tablier à ceinture, également d'étamine. Le chapeau est de paille blanche ou noire, suivant la saison. Un col de basin blanc, des bas de coton bleu l'été, gris l'hiver, des souliers découverts et un sac de laine noire, dans lequel les élèves mettent leur mouchoir et qu'elles portent constamment, complètent le costume. L'hiver on ajoute une grande pèlerine d'étamine doublée de futaine grise.

Le lever a lieu à six heures moins le quart en été, à six heures un quart en hiver. On descend à la chapelle. La prière est dite par un des aumôniers, puis la messe, et l'on se rend au réfectoire.

A huit heures du soir, après les divers exercices de la journée, qui consistent en classes, leçons particulières et études, on va à la chapelle, où la prière, dite, comme le matin, par un aumônier, est suivie d'une lecture ou le plus souvent d'une brève homélie. Ensuite on passe au réfectoire pour le souper et de là au dortoir.

Les dortoirs excitent surtout l'étonnement et l'admiration des personnes qui visitent la maison; il y en a quatre : deux de cent lits chacun, appelés dortoir blanc et dortoir nacarat, et deux de cent cinquante lits, appelés dortoir vert et dortoir bleu. Ces deux derniers, situés à la suite l'un de l'autre, sont séparés par une porte vitrée de dimensions colossales : lorsque les deux battants sont ouverts, ils semblent ne faire qu'une seule pièce. Qu'on se figure une immense galerie, éclairée par vingt-quatre fenêtres de chaque côté et soutenue, de distance en distance, par des piliers contre lesquels sont adossées les têtes de lits, placés sur quatre rangées, une de chaque côté de la grande allée et une dans chaque allée latérale; les intervalles qui séparent les fenêtres sont garnis d'armoires de chêne, dans lesquelles les élèves serrent leurs ustensiles de toilette. Les lits sont de fer, peints en vert et recouverts d'une courtepointe blanche, piquée l'hiver, en calicot l'été. Pas de rideaux. A chaque dortoir est jointe une grande pièce appelée *lavoir*, garnie tout autour de robinets alimentés par un puits artésien.

Les élèves ne sortent que deux fois par an : au mois d'août et à Pâques. Ces dernières vacances sont de quinze jours, les autres de deux mois. Les parents peuvent voir leurs enfants le jeudi et le dimanche avec une permission de la grande chancellerie; le règlement est d'une telle sévérité sur ce chapitre qu'une personne amenée par le père ou la mère d'une élève ne pourrait voir la jeune fille si elle n'est, elle-même, munie d'une permission.

La récompense la plus enviée est la médaille. Lorsque la conduite d'une élève a été

irréprochable pendant un semestre, le grand chancelier lui remet, à la distribution des prix, à laquelle il assiste toujours, une médaille de vermeil passée dans un ruban de moire pareil à la ceinture qu'elle quitte. Une élève ayant obtenu six fois cette distinction reçoit, en quittant la maison, une médaille d'or, avec son nom gravé dessus.

Un touchant usage, que nous ne voulons pas passer sous silence, est établi dans la maison depuis de longues années. Le premier jour de l'an, les orphelines des sœurs de la Charité de la ville de Saint-Denis viennent pendant le dîner des élèves et partagent avec celles-ci les bonbons que la maison donne ce jour-là. Tous les ans aussi la maison impériale organise une loterie en faveur de ces jeunes et intéressantes orphelines, et le produit en est remis à la supérieure par les soins de la surintendante.

La pension est gratuite pour les filles des officiers et pour celles des fonctionnaires; mais tout décoré, non au service de l'Etat, qui veut faire élever sa fille à Saint-Denis, paye la somme de 900 fr., plus le trousseau de 300 fr. que toute élève, gratuite ou non, est tenue de fournir. On ne peut entrer à Saint-Denis après douze ans ni y rester au delà de dix-huit ans, à moins, comme nous l'avons dit, d'une destination professionnelle dans la maison.

Nous ne terminerons pas cette étude sur la maison d'éducation de Saint-Denis sans examiner jusqu'à quel point sont fondés les reproches qu'on lui adresse. Saint-Denis, dit-on tous les jours, donne à ses élèves une éducation inintelligente, en ce sens qu'elle leur inspire des goûts que leur position de fortune ne leur permettra pas de satisfaire. Dans l'impossibilité de gagner leur vie autrement qu'en courant le cachet, quelques-unes résistent à ce travail pénible, le plus grand nombre y succombe. Celles-là deviennent femmes entretenues.

Voilà ce que l'on dit, et malheureusement pour Saint-Denis il y a beaucoup de vrai dans ces dires. Non pas assurément que la maison de la Légion d'honneur ne fournisse que des recrues à la prostitution; mais, on est obligé de le reconnaître, un grand nombre d'anciennes élèves finissent par là, et cela, parce que le genre d'enseignement donné est mauvais.

Nous avons lu les cahiers d'une élève de Saint-Denis. Eh bien! nous ne songerons jamais à les recommander à une mère de famille. Ce n'est pas une encyclopédie, mais un pot-pourri de connaissances, un fatras indigeste de choses le plus souvent inutiles, un ouvrage conçu sans plan et exécuté sans méthode.

Supposons qu'une élève les ait tous lus, tous appris, tous retenus; admettons que chaque semestre lui ait apporté une médaille, chaque année un cordon d'honneur; que deviendra, à la sortie de Saint-Denis, ce Pic de la Mirandole en jupons? Prendre un brevet d'institutrice et professer l'enseignement dans une misérable école de village, il n'y faut pas songer. Courir les leçons de piano; les maîtres spéciaux abondent. Que fera-t-elle, puisqu'elle n'est bonne qu'à cela et que toute sa science ne lui permet pas de se placer derrière un comptoir? Deviendra-t-elle femme galante? mourra-t-elle de faim? Nous parlons, cela va sans dire, de celles qui n'ont pas de fortune, et l'on reconnaîtra qu'elles forment la grande majorité des élèves. Et sans pousser les choses à l'extrême, admettons un cas qui peut et doit se présenter souvent. Un officier, chevalier de la Légion d'honneur, vit dans un chef-lieu d'arrondissement. Il n'a pour tout revenu que sa retraite. Sa fille sort de Saint-Denis. Dans le cercle des connaissances auxquelles elle est présentée se trouve un fonctionnaire public sans autre fortune qu'un traitement de 3,000 fr. Ce jeune homme osera-t-il courir les risques d'une union avec une jeune fille instruite, savante même, et à qui il ne manque que de savoir deux choses : faire le pot-au-feu et coudre un bouton?

C'est par là, en effet, que pèche l'enseignement donné à Saint-Denis : il n'est pas pratique. Au lieu d'apprendre à une jeune fille l'histoire et ce que l'on croit être la philosophie de l'histoire, la littérature depuis l'origine des langues jusqu'au dernier discours de réception à l'Académie française, mieux vaudrait une instruction solide, un enseignement spécial et professionnel. A quoi serviront, en effet, les connaissances les plus étendues en physique, en chimie, en histoire naturelle, si vous n'êtes pas capable d'appliquer vos notions d'arithmétique? Moins de botanique et plus de tenue de livres! De cette façon, vous pourrez tenir une caisse et gagner honorablement votre vie.

Non-seulement l'enseignement est mauvais, mais il est mal dirigé. On a pu le voir, en effet, par l'organisation même de la maison de Saint-Denis : l'élève de la veille devient l'institutrice du lendemain, si bien que, si la méthode suivie est défectueuse, les errements funestes peuvent se perpétuer éternellement. Et sur qui compte-t-on pour la réformer? Sur la surintendante. Mais, sauf Mme Campan, toutes celles qui se sont succédé étaient complétement étrangères à ce qui se passait sous leurs yeux. Vous pouvez être la femme très-vertueuse d'un général, ce général peut même avoir perdu une jambe, cela ne vous rendra pas bonne institutrice. Donc, au dedans, pas de surveillance entendue, pas de direction agissant en connaissance de cause. La réforme, si elle est nécessaire, pourra, direz-vous, être accomplie par suite d'ordres venus du dehors. Oubliez-vous donc que vous êtes affranchies de l'Université? Vous ne relevez que du grand chancelier, quelquefois un très-honnête homme, mais toujours peu versé dans les questions de méthodes.

Ce qu'il faudrait pour faire de Saint-Denis une maison d'enseignement modèle, ce serait d'introduire dans l'école ce qu'on en éloigne avec tant de soin, un élément constamment nouveau : pour l'enseignement, des maîtresses venant du dehors, pourvues de brevets de capacité et exerçant sous le contrôle d'un inspecteur de l'instruction publique; pour la couture et les soins du ménage, des veuves dignes, par leur vie tout entière, de surveiller des jeunes filles et de leur apprendre comment on devient femme d'ordre, épouse économe, mère dévouée, utile aux siens et à la société. Alors, seulement alors, vous aurez réalisé le programme qu'a tracé Mme Campan quand elle écrivait dans ses *Mémoires* ces mots qu'elle prêtait à l'empereur :

« Vous, madame, répondez-moi de la religion; vous, des vertus; vous, des talents qui seront donnés aux filles et aux sœurs de ces braves que je conduis depuis quinze ans aux champs d'honneur. Cette décoration, qui constate ma satisfaction, est également la récompense des hommes utiles et savants qui se dévouent à l'étude des lois, des sciences et des arts. Préparez-leur à tous des filles telles qu'ils méritent d'en avoir, et, pour leurs fils, des épouses telles que leurs vertus servent à consolider mes travaux. »

Denis (BATAILLE DE **Saint-**). L'édit d'Amboise (19 mars 1563), amené par la modération apparente des catholiques et des protestants, qui semblèrent oublier réciproquement leurs prétentions pour ne point entraver la conclusion de la paix, ne fut qu'une trêve, pendant laquelle les réformés se préparèrent à une lutte désespérée. Ce fut une étrange erreur que celle de Catherine de Médicis, de croire que sa politique tortueuse et ses atermoiements étoufferaient le cri de la conscience et de la raison, qui commençaient à secouer, toutes frémissantes, les chaînes de l'esclavage où elles avaient croupi pendant quinze siècles. Personne, à la cour de Charles IX, ne parut comprendre la nature et la portée du mouvement des esprits; on ne vit dans les réformés que des sujets rebelles à l'autorité religieuse ou civile; ni le roi, ni Catherine, ni les Guise, ni les Montmorency n'entrevirent l'aurore du jour nouveau qui se levait sur la France. Aux yeux de Charles IX, les protestants n'étaient que des ambitieux turbulents qui voulaient envahir toutes les avenues du pouvoir. « Il n'y a pas longtemps, disait-il à Coligny, que vous vous contentiez d'être soufferts par les catholiques; maintenant vous demandez à être égaux; bientôt vous voudrez être seuls et nous chasser du royaume. » Puis le futur héros de la Saint-Barthélemy s'en alla, bouillant de colère, dans la chambre de sa mère, et lui dit devant le chancelier : « Le duc d'Albe a raison; des têtes si hautes sont dangereuses dans un Etat; l'adresse n'y sert plus de rien, il faut en venir à la force. » Comme si la force avait fait jamais rentrer une idée dans le néant; comme si les bourreaux du duc d'Albe avaient empêché, dans les Pays-Bas, la Réforme de sortir triomphante des flots de sang au milieu desquels il chercha vainement à l'étouffer.

De 1563 à 1567, les chefs calvinistes se tinrent dans un continuel état de défiance, malgré les protestations amicales de la cour; ils connaissaient Catherine et son fils, et savaient quelle mesure de confiance il fallait accorder à leurs semblants d'amitié. La reine mère, en effet, ne cherchait qu'un prétexte et une occasion favorable pour leur porter un coup mortel. Toute la difficulté était de lever des troupes sans éveiller les soupçons légitimes des calvinistes et de leur principal chef, le prince de Condé. Une circonstance étrangère, habilement saisie, lui en fournit les moyens. Philippe II voulant envoyer, en 1567, des troupes pour soumettre les Pays-Bas révoltés par les rigueurs atroces de l'inquisition, leur traça leur route à travers la Savoie, la Franche-Comté et les confins de la Lorraine limitrophes de la France. Catherine affecta aussitôt une crainte exagérée que cette expédition ne fût réellement dirigée contre le royaume, assembla le conseil, auquel furent également appelés les chefs protestants, et fit adopter la résolution de mettre sur pied les anciennes compagnies, d'en armer de nouvelles, et de lever un corps de 6,000 Suisses, qui se mit aussitôt en marche vers les points apparemment menacés. Quand l'intrigue de cette comédie fut fortement nouée, les Suisses continuèrent à s'avancer vers le centre de la France, bien que le duc d'Albe eût suivi son itinéraire sans révéler le moindre dessein hostile. C'est alors que les principaux seigneurs calvinistes apprirent, par un avis secret, que Charles IX et sa mère avaient décidé l'arrestation du prince de Condé et de l'amiral de Coligny, qu'ils se proposaient d'introduire 2,000 Suisses dans Paris, 2,000 dans Orléans et 2,000 dans Poitiers; de faire entrer des garnisons sûres dans toutes les places suspectes, et enfin de révoquer l'édit de pacification et de défendre partout l'exercice de la nouvelle religion. A cette nouvelle menaçante, les chefs calvinistes se réunirent d'abord chez le prince de Condé, dans son château de Valéry, puis chez l'amiral, à Châtillon-sur-Loing, où ils arrêtèrent leurs préparatifs de défense, auxquels ils se livrèrent aussitôt dans le plus profond secret. Vers les premiers jours de septembre (1567), le bruit commença à se répandre qu'il y avait des mouvements dans quelques provinces. La cour, qui achevait alors de passer la belle saison à Monceaux, en Brie, refusa d'y croire. Cependant Charles envoya au château de l'amiral, sous un prétexte quelconque, un homme de confiance chargé de tout examiner. Le messager rapporta au roi qu'il avait trouvé Coligny *habillé en ménager, faisant ses vendanges.* C'était le 26 septembre; le 28, toute la France était en feu. En un jour, dit Tavannes, il y eut cinquante places prises. Il se trouva tout à coup dans Rosay, petite ville à quatre lieues de Meaux, un corps de cavalerie entièrement composé de gentilshommes, commandé par le prince de Condé, l'amiral, d'Andelot, son frère, et le comte de La Rochefoucauld. S'ils eussent marché sans délai sur Monceaux, ils eussent infailliblement enlevé toute la cour; mais ils remirent au lendemain, et Catherine, instruite pendant la nuit, partit sur-le-champ pour Meaux avec le roi; puis on expédia aux Suisses l'ordre de se mettre immédiatement en route pour cette ville. Lorsqu'ils furent arrivés, on agita un instant la question de rester et de faire face aux calvinistes; mais la résolution d'aller chercher à Paris une retraite plus sûre prévalut. Les Suisses, commandés par leur général Pfiffer, se formèrent en bataillon carré et reçurent dans leurs rangs, comme dans un fort, Charles, sa mère et leur suite, les ministres et les ambassadeurs; à minuit, le détachement se mit en marche, au bruit des tambours, précédé du duc de Nemours, qui commandait les chevau-légers de la garde. Selon son habitude, Catherine recourut aux négociations; mais elles échouèrent. Il fallut employer alors des moyens plus actifs; le 7 octobre, un héraut se présenta dans la ville de Saint-Denis, dont les calvinistes s'étaient emparés, chargé d'un ordre du roi qui mettait les calvinistes dans l'alternative de déposer les armes ou d'avouer hautement leur révolte. A la vue du héraut, le prince de Condé lui cria d'un ton courroucé : « Prends garde à ce que tu vas faire! si tu m'apportes ici quelque chose de contraire à mon honneur, je te ferai pendre. — Je viens, lui répondit l'envoyé, de la part de votre maître et du mien, et vos menaces ne m'empêcheront pas d'obéir à ses ordres. » En même temps il lui présenta la signification. Le prince dit qu'il ferait sa réponse dans trois jours. « Il la faut dans vingt-quatre heures, » répliqua le héraut, et il se retira.

Une dernière tentative d'accommodement eut lieu entre le prince de Condé et le connétable Anne de Montmorency, au village de la Chapelle, aujourd'hui enclavé dans Paris; mais elle fut également sans résultat, personne n'ayant voulu démordre de ses prétentions. Les protestants, poussés à bout, en appelèrent aux armes. L'armée du prince se renforçait tous les jours; de plus, il attendait un corps de reîtres qu'on levait pour lui en Allemagne. Cependant il ne comptait guère autour de lui que 3,000 hommes, dont moitié environ de cavalerie, et il n'avait pas un canon, tandis que l'armée de Paris, sous les ordres du connétable, se composait de 6,000 Suisses, 10,000 fantassins, 3,000 chevaux et 18 pièces de canon. C'est néanmoins avec cette faible armée que le prince tenait pour ainsi dire bloquée la capitale. Les Parisiens s'indignèrent à la fin d'être bravés sous leurs murs par une poignée de soldats, non qu'ils souffrissent beaucoup du blocus, qui n'embrassait pas tous les abords de la grande ville, mais parce que, voyant les calvinistes cantonnés dans les villages des environs, « il leur déplaisait, dit La Noue, d'avoir de tels ménagers en leurs censes, qui étaient fort diligents à les rendre vides. »

Le connétable sortit donc de Paris à la tête de toute l'armée catholique, résolu à risquer la bataille. A la vue d'un ennemi d'une si écrasante supériorité numérique, les officiers calvinistes les plus expérimentés étaient d'avis qu'on se retirât; mais le prince de Condé fut d'un sentiment contraire, craignant sans doute, s'il reculait, de refroidir le zèle des princes allemands qui marchaient à son secours. « On abandonne volontiers, dit-il, le parti des malheureux, et les hommes se tournent toujours du côté que la fortune paraît favoriser; d'ailleurs, la gloire des armes est un très-précieux avantage. Or, c'est un principe reçu de toutes les personnes expérimentées dans l'art de la guerre, que, quand deux armées sont en présence, celle qui se retire la première cède toujours à l'autre la victoire. » Il partagea son armée en trois corps : le centre, sous ses ordres directs, en avant de Saint-Denis; Coligny, à droite, s'étendant vers Saint-Ouen; Genlis, sur la gauche, à Aubervilliers. Le connétable fit d'abord attaquer ce dernier point, après avoir cherché à y mettre le désordre par quelques volées de canon; mais Genlis se défendit vaillamment, tandis qu'au centre et à droite Condé et Coligny profitaient habilement de l'appui que leurs arquebusiers, savamment disposés, prêtaient à leur cavalerie, pour charger à fond la gendarmerie catholique, la percer de part en part et la rejeter en désordre sur un corps de 6,000 hommes placé en seconde ligne, qui se débanda aussitôt. Le vieux connétable, opposé directement à Condé, vit fuir ou tomber tous ceux qui combattaient autour de lui. Abandonné des siens, tout couvert de blessures, l'héroïque vieillard, sommé de se rendre, ne répondait qu'à grands coups d'épée. Il se défendait encore, lorsqu'il se vit coucher en joue par l'Ecossais Robert Stuart. « Tu ne me connais donc pas? lui cria Montmorency. — C'est parce que je te connais, répondit Stuart, que j'ai juré ta mort, » et il se précipita sur le connétable, qui eut encore la force de lui briser deux ou trois dents d'un coup du pommeau de son épée; l'Ecossais lui lâcha alors dans les reins un coup de pistolet, qui renversa Montmorency expirant; toutefois ses deux fils, les maréchaux de Montmorency et de Damville, arrivèrent à temps pour l'arracher des mains des ennemis. Ils rétablirent ensuite le combat et réussirent à enfoncer les arquebusiers protestants, qui avaient fait des prodiges de valeur et d'adresse. La nuit mit fin à cette lutte sanglante, et le champ de bataille demeura aux catholiques, qui l'occupèrent quelques heures en signe de victoire et rentrèrent ensuite dans Paris. Mais les calvinistes, qui venaient de soutenir un combat si disproportionné avec un incomparable courage, ne se montrèrent point abattus de leur défaite, et, dès le lendemain, ils recommencèrent leurs courses aux portes de Paris. La bataille de Saint-Denis les couvrit de gloire, et d'Aubigné raconte qu'un ambassadeur turc qui, du haut de Montmartre, assistait à cette lutte fratricide, ne put s'empêcher de s'écrier, en voyant cette poignée de soldats enfoncer tant de bataillons et d'escadrons : « Oh! si le Grand Seigneur avait 1,000 hommes tels que ces *blancs* pour mettre à la tête de chacune de ses armées, l'univers ne lui durerait que deux ans. »

Deux jours après la bataille, le 12 novembre 1567, le vieux connétable mourut des suites de ses blessures. Avec lui disparaissait le dernier des quatre grands chefs catholiques qui avaient donné le signal de la guerre civile en 1562, guerre sacrilége qui les avait dévorés tous les quatre. Il conserva jusqu'au dernier soupir son caractère indomptable et peu endurant, et Davila raconte qu'il rabrouait encore en mourant le moine qui le confessait. Comme ce religieux cherchait à le rassurer contre les terreurs du dernier moment : « Croyez-vous, lui répondit énergiquement le vieillard, que j'aie vécu pendant près de quatre-vingts ans avec honneur pour ne pas savoir mourir un quart d'heure? » Son humeur impérieuse avait plus d'une fois irrité l'orgueilleuse Catherine de Médicis; aussi s'écria-t-elle, en apprenant qu'il avait été blessé mortellement, qu'elle avait deux grandes obligations au ciel dans cette journée, l'une que le connétable eût vengé le roi de ses ennemis, et l'autre que les ennemis du roi l'eussent vengé du connétable.

La bataille de Saint-Denis ne fit qu'envenimer les haines et ne profita à aucun des deux partis. Personne alors ne jugea plus sainement cette sanglante journée que le maréchal de Vieilleville. « Ce n'est pas Votre Majesté, dit-il au roi, qui a gagné la bataille; encore moins le prince de Condé. — Et qui donc? demanda Charles IX avec vivacité. — Sire, c'est le roi d'Espagne; car il est mort, de part et d'autre, assez de vaillants capitaines et de braves soldats français pour conquester la Flandre et tous les Pays-Bas. » C'est la morale de toutes les guerres civiles.

Denis (CHRONIQUES DE **Saint-**) ou **Grandes chroniques de France.** V. CHRONIQUES DE FRANCE (*Grandes*).

Denis (CANAL DE **Saint-**), petite voie navigable de France (Seine), commençant au canal de l'Ourcq, au-dessus du bassin de la Villette, et se terminant à la Seine, près de Saint-Denis, après un parcours de 6,647 m. Avec le canal Saint-Martin, son prolongement, il abrége de 29 kilom. le trajet sur la Seine entre Bercy et Saint-Denis. Tirant d'eau, 2 m.; charge des bateaux, de 260 à 400 tonneaux.

Denis-de-la-Chartre (ÉGLISE DE **Saint-**), église qui était située dans la Cité, rue de la Lanterne, au coin de la rue du Haut-Moulin, en face de la rue de la Pelleterie, sur l'emplacement de la partie nord-ouest du nouvel Hôtel-Dieu de Paris. L'église de Saint-Denis-de-la-Chartre (*de carcere*) existait sous la première race, et, si l'on en croit quelques auteurs, elle était ainsi nommée parce qu'elle avait été édifiée sur une prison souterraine où saint Denis et ses compagnons avaient été enfermés avant leur martyre. En réalité, elle fut construite en 1015, près d'une prison fondée bien longtemps après le supplice de saint Denis, et elle était alors appelée église de Saint-Denis de la prison de Paris. Saint-Denis-de-la-Chartre fut desservi par des chanoines séculiers jusqu'à la fin du xie siècle; plus tard, ses biens furent envahis par des seigneurs laïques; puis il fut réuni à Saint-Martin-des-Champs, sous le titre de prieuré; enfin, en 1704, il fut donné à la communauté de Saint-François de Sales, fondée pour la retraite des prêtres pauvres et infirmes. Vers le milieu du xvie siècle, il existait dans la crypte de cette église une confrérie de drapiers-chaussiers dite de Notre-Dame-des-Voûtes.

L'édifice fut reconstruit ou réparé à di-

verses époques. Les figures des bas-reliefs du portail, chargées de ventres très-proéminents, paraissaient dater du règne de Louis XI, temps où il était de mode de porter des ventres postiches. L'enceinte des maisons environnantes formait une sorte de cloître nommé le bas de Saint-Denis, dépendant du prieuré; c'était un lieu privilégié, où les ouvriers qui n'étaient pas parvenus à la maîtrise pouvaient travailler en toute franchise et sûreté. L'église Saint-Denis-de-la-Chartre a été détruite en 1810. Nous en avons vu quelques vestiges, lors des démolitions effectuées pour la construction du nouvel Hôtel-Dieu.

Denis-du-Pas (ÉGLISE DE **Saint-**), église qui était située au chevet de la cathédrale de Paris. On croit qu'elle existait dès la première race. Son nom n'a pas soulevé moins de discussions que celui de Saint-Denis-de-la-Chartre. Peut-être, sans chercher l'origine de cette appellation dans les souvenirs de la passion de saint Denis, la trouverait-on tout naturellement dans la situation de l'église, qui n'était séparée de la cathédrale que par un chemin étroit, appelé *pas* en vieux français, et qui d'ailleurs était proche d'un petit bras de la rivière, qu'on traversait en ce lieu pour passer dans l'île Saint-Louis, alors île Notre-Dame.

Cette église, qui était très-petite, paraît avoir été d'abord un oratoire dépendant de la cathédrale. Par la suite on y érigea dix prébendes, dont les bénéficiers portaient le titre de chanoines de Saint-Denis-du-Pas. Au XVIIe siècle, elle servit à certaines cérémonies auxquelles on voulait donner une grande solennité, mariages, sacres d'évêques, etc. En 1748, lors de la démolition de Saint-Jean-le-Rond, l'église de Saint-Denis-du-Pas devint la paroisse du cloître Notre-Dame, sous le titre de Saint-Denis-et-Saint-Jean-Baptiste. Pendant la Révolution, elle fut affectée au service de l'Hôtel-Dieu, en même temps que le palais archiépiscopal, et convertie en salle de malades. Elle a été démolie depuis, et il n'en reste pas le moindre vestige.

Denis-du-Saint-Sacrement (ÉGLISE DE **Saint-**), située à Paris, rue de Turenne, au Marais (ancienne rue Saint-Louis). En 1684, on fonda sur le terrain de l'hôtel de Turenne, où la famille de Bouillon, qui appartenait à la religion réformée, avait entretenu pendant longtemps un prêche, un monastère des Filles-du-Saint-Sacrement. « Ainsi, dit l'annaliste Jaillot, l'adoration perpétuelle du saint-sacrement fut établie dans le lieu même où s'étaient réunies les assemblées de ceux qui attaquaient cet auguste mystère. » Les religieuses venaient tour à tour se prosterner au milieu du chœur de la chapelle, la corde au cou, une torche allumée à la main, pour faire amende honorable des outrages qu'avait reçus là le sacrement de l'Eucharistie. Sur l'emplacement qu'avait occupé ce monastère on construisit, en 1835, l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement. La façade de ce monument religieux présente un portique en avant-corps, soutenu par des colonnes isolées. A droite et à gauche de la porte principale, des niches carrées renferment les statues de saint Pierre et de saint Paul. La nef et les chapelles sont décorées de peintures remarquables d'Abel de Pujol, de Picot, de Court, de Ducaisne. On distingue surtout une magnifique *Pietà* d'Eugène Delacroix.

Denis (RUE **Saint-**). La rue Saint-Denis, une des plus anciennes de Paris, est célèbre par ses légendes et ses souvenirs. Sauval, qu'il faut toujours citer quand on parle du vieux Paris, affirme que la rue Saint-Denis en est la rue par excellence. Nous nous rangeons à son avis, malgré les sarcasmes de Voltaire. Voltaire avait, il est vrai, ses raisons d'en vouloir à cette rue : à dix-sept ans, se trouvant par hasard le gousset garni, il y passait un certain jour, précisément au moment où des huissiers faisaient une vente à l'encan. Le jeune fou, par un coup de tête de véritable collégien, acheta un carrosse avec ses deux chevaux et la livrée du valet. Le cocher était là, et s'offrit avec force humilité : « Soit! attelle et conduis-moi, » dit Voltaire. L'autre obéit, et voilà l'échappé des jésuites qui roule en carrosse dans la rue Saint-Denis. Mais contrairement à la fameuse île escarpée et sans bords, il était plus facile d'entrer rue Saint-Denis que d'en sortir. Le cocher versa bel et bien le futur auteur de la *Pucelle*, et le lendemain celui-ci revendit à moitié prix carrosse, chevaux et cocher.

La rue Saint-Denis fut, dans l'origine, une simple chaussée, sur laquelle une sorte de bourgade s'éparpilla. La chaussée devint une rue, et, l'abbaye de Saint-Denis étant peu éloignée, cette rue prit le nom de l'abbaye. Une légende veut que saint Denis lui-même ait fréquemment passé par la vieille chaussée, et que ce soit en mémoire de ces promenades que la rue ait choisi le saint pour patron. Nous n'y voyons pas d'inconvénient.

Quoi qu'il en soit, la rue Saint-Denis, une fois tracée, devint la première rue de Paris, dont elle est encore à l'heure qu'il est une des grandes voies. C'était par la rue Saint-Denis que les rois et les reines passaient en revenant du sacre; c'était par la même rue que les corps des souverains allaient à leur dernière demeure. Bientôt le grand et le petit commerce ouvrirent là leurs comptoirs, et la rue Saint-Denis fut le point central du trafic parisien. Nous trouverons les souvenirs historiques dont elle fourmille, en la remontant depuis sa naissance près des bords de la Seine.

A notre gauche s'élève la fontaine des Innocents, point central d'un square qui fut jadis le charnier des Innocents, bâti par Nicolas Flamel et le maréchal de Boucicault. Là les Anglais, en 1484, exécutèrent avec furie la danse macabre. Plus loin, à droite, nous rencontrons l'église Saint-Leu-Saint-Gilles, la plus riche peut-être en reliques. Nous ne ferons pas ici son histoire architecturale ni celle de sa fondation, qui date de saint Louis; car ceci n'est qu'un voyage épisodique, où nous nous contenterons de rappeler quelques particularités inconnues ou oubliées. En 1793, un prêtre osa célébrer dans l'église Saint-Leu-Saint-Gilles un service pour le repos de l'âme de la princesse de Lamballe. Plus tard, Georges Cadoudal, traqué par la police, s'y cacha quelques jours sous le tombeau souterrain. Mise à l'encan, l'église devint un magasin à salpêtre, puis les deux juifs qui l'avaient acquise la louèrent, lors du rétablissement du culte, à un prix fort élevé. Le dieu des chrétiens devenu locataire de deux juifs et exposé à en recevoir un congé, c'est un fait qui ne laisse pas que d'être original.

Plus loin s'élevait l'abbaye de Saint-Magloire; plus loin encore, l'hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins, dont l'origine est ainsi relatée par un écrivain ancien : « En 1317, sous le règne de Philippe V, dit le Long, plusieurs notables et dévotes personnes, qui avaient fait le voyage de Saint-Jacques de Compostelle en Galice, mues de dévotion, délibérèrent entre elles d'édifier une église et un hôpital en la rue Saint-Denis, près la porte aux Peintres, en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge et de saint Jacques apôtre, pour loger et héberger les pèlerins passants, allants et retournants de leur voyage. » Cette église, attenante à l'hôpital, n'avait pas de bas-côtés et était éclairée par six fenêtres de style flamboyant. Elle était ouverte, non-seulement aux pèlerins, mais encore à soixante-dix pauvres qu'elle hébergeait chaque jour. Quant à l'abbaye de Saint-Magloire, elle existait dès le Xe siècle sur la chaussée dont nous avons parlé et qui servait de route entre la Cité et Saint-Denis. Elle fut convertie par Marie de Médicis en couvent des Filles-Dieu, communauté qui se composait surtout de filles repenties. Comme les autres, ce couvent fut supprimé en 1793. Vers 1840, en fouillant le sol sur lequel s'élevaient jadis l'église et l'hôpital Saint-Jacques, pour les fondations d'un magasin de nouveautés, on trouva dix statues gothiques de pierre, mutilées et noircies, et l'on reconnut facilement saint Jacques à son costume de pèlerin. Bien que ces statues aient été revendiquées par la ville et figurent aujourd'hui au musée des Thermes, le magasin en question a pris pour enseigne : *Aux statues de saint Jacques.*

Un autre couvent s'élevait encore rue Saint-Denis, celui du Saint-Sépulcre, nommé aussi hôtel de la Trinité. Il fut bâti en 1325 pour les pèlerins qui revenaient d'Orient. Mais le saint sépulcre étant tombé au pouvoir des Turcs, et les pèlerinages ayant été suspendus, l'hôtel des Pèlerins n'eut plus de raison d'être. Ce fut alors qu'il passa entre les mains des premières confréries de la Passion, qui avaient obtenu droit de cité par lettres patentes de Charles VI. Ils y demeurèrent plus d'un siècle y jouant leurs mystères. Ainsi le premier théâtre français s'ouvrit rue Saint-Denis. Le vieil historien avait-il tort de la nommer la rue par excellence?

Nous arrivons au boulevard et nous nous trouvons en face de ce monument si mal nommé porte Saint-Denis. Disons ici qu'il y a eu trois portes Saint-Denis. Trois fois Paris, en s'agrandissant, a fait craquer sa ceinture : sous Louis le Jeune, la porte Saint-Denis était à la hauteur de la rue de la Ferronnerie; sous Philippe-Auguste, elle fut en face de l'impasse des Peintres, proche de la rue Turbigo actuelle; enfin, sous Charles V, elle était rue des Deux-Portes. Et puisque nous avons cité l'impasse des Peintres, mentionnons ici l'étymologie de ce nom. Il est dû à Guillaume Ledoux, un des plus anciens peintres français, qui ouvrit un atelier rue Saint-Denis. Guillaume Ledoux avait la spécialité de la peinture des décors qui servaient aux mystères de l'hôtel de la Trinité. Les vieilles chroniques nous ont transmis le souvenir de certain paradis, œuvre de Ledoux, qui en disait naïvement lui-même : « Jamais ne verrez un si beau. » Nous soupçonnons Guillaume Ledoux, ou tout au moins ses élèves, d'avoir été pour quelque chose dans les magnificences dont parle Froissart à l'occasion de l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris : « A l'entrée d'Isabeau de Bavière, dit le chroniqueur, il y avoit à la porte aux Peintres un ciel nué et étoilé très-richement, et Dieu par figure séant en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et là-dedans le ciel petits enfants de chœur chantoient moult doucement en formes d'anges, et ainsi que la royne passa dans sa litière découverte sous la porte du paradis, d'en haut deux anges descendirent, tenant en leurs mains une très-riche couronne, et l'assirent moult doucement sur le chief de la royne, en chantant tels vers :

Dame enclose entre fleurs de lis,
Royne estes-vous du paradis? »

Louange aussi méritée que mesurée! Ce paradis n'était-il pas le même que celui qui avait figuré aux mystères de l'hôtel des Pèlerins? nous posons la question aux archéologues. A l'entrée triomphale de Louis XI, on imagina un autre genre de divertissement : on établit tout le long de la rue Saint-Denis des fontaines de vin, de lait et d'hypocras, et au-dessus de chaque fontaine se tenait debout et *nue* une naïade *naturelle*... Autre temps, autres mœurs.

Mentionnons un dernier souvenir : ce fut d'une fenêtre ouverte au-dessus de la porte de Charles V que Henri IV vit défiler la garnison espagnole, après la reddition de Paris. On sait son allocution railleuse : « Mes baise-mains à votre maître; allez-vous-en, mais n'y revenez plus. »

La rue du Faubourg-Saint-Denis n'est pas riche en souvenirs. Citons Saint-Lazare, où les corps des rois de France faisaient halte en allant à Saint-Denis et y recevaient l'absoute de l'archevêque. Au temps de la Révolution, ce fut de Saint-Lazare que les poëtes André Chénier et Boucher partirent pour marcher au supplice.

La rue Saint-Denis a aujourd'hui perdu beaucoup de son animation, par la création du boulevard de Sébastopol; mais elle n'en demeure pas moins le quartier général du gros commerce. La soierie, les fleurs artificielles, la mercerie y ont leurs entrepôts, et il n'est pas de branche de commerce qui n'y ait au moins son pied-à-terre. Meurtrie par l'expropriation, la rue Saint-Denis tient ferme encore, et elle a conservé jusqu'à nos jours son ancienne physionomie.

Denis (PORTE **Saint-**). La porte de l'ancien Paris désignée sous ce nom du temps de Philippe-Auguste était située entre la rue Mauconseil et la rue du Petit-Lion; ce ne fut que sous Charles IX qu'elle fut reculée jusqu'à la rue Sainte-Apolline; de là le nom de porte Saint-Denis donné à l'arc de triomphe que la ville de Paris érigea, en 1672, à la gloire du grand roi. A cette époque, en effet, les murailles de Paris étaient abattues; les faubourgs touchaient à la ville. L'isolement du nouveau monument, sa forme, son caractère, ses attributs, ses inscriptions, tout concourt à en faire autre chose qu'une porte. Néanmoins, cette fausse dénomination a prévalu.

La porte Saint-Denis fut élevée en souvenir des conquêtes de 1672, époque du passage du Rhin, de la fortification de quarante villes de guerre, enfin de l'apogée de la grandeur de Louis XIV. François Blondel en dessina les plans et l'ensemble; il lui donna une largeur de 72 pieds sur une hauteur précisément égale; puis, partageant cette largeur en trois parties de 24 pieds chacune, il ouvrit l'arc et réserva les deux autres pour ses pieds-droits, au milieu desquels il perça deux portes de 5 pieds d'ouverture et d'une hauteur double. Sur le nu de ces pieds-droits deux pyramides en bas-relief se dressent jusqu'au-dessous de l'entablement, où elles se terminent par de petites boules. Ces pyramides, qui se répètent sur la double façade du monument, sont couvertes de trophées d'armes. Sur la façade qui regarde le boulevard, au pied des pyramides, est représenté le *Rhin épouvanté*. A gauche, la *Hollande vaincue* est assise sur un lion à demi mort, couché sur une épée rompue et un faisceau de flèches brisées. Deux bas-reliefs placés au-dessous de l'arc représentent le *Passage du Rhin à Tholus* et la *Prise de Maëstricht*. La frise de l'entablement porte l'inscription LUDOVICO MAGNO. Le claveau de l'arc est la dépouille d'un lion, dont la tête et les pattes pendent sur le sommet de l'archivolte. Enfin des Renommées en bas-relief sont sculptées dans les tympans d'une niche carrée.

Les travaux de sculpture, d'abord confiés à Girardon, furent ensuite repris par Anguier, qui s'y surpassa. La porte Saint-Denis, restaurée vers 1811 sous l'habile direction de M. Cellerier, demeure un des monuments les plus remarquables de notre architecture en ce genre.

DENIS ou **DENYS (SAINT-)**, ville de l'île de la Réunion, ch.-l. de la colonie française et de l'arrond. du Vent, sur la côte N. de l'île, à 107 kilom. de Saint-Pierre, par 29° 51′ de lat. S. et 53° 10′ de long. E.; 36,000 hab. Siége du gouvernement colonial, évêché, cour d'assises, cour impériale, tribunal de première instance, lycée, collége diocésain, école agricole et professionnelle, écoles primaires, bibliothèque, société des sciences et arts; siége de la banque de la Réunion, du crédit colonial, des assurances, du crédit agricole; chambre d'agriculture, jardin botanique, muséum d'histoire naturelle, chambre de commerce, etc.

Le port de Saint-Denis, grâce à sa situation, est le principal entrepôt commercial de l'île. La rade, la meilleure de la Réunion, est accessible aux navires de tout tonnage, mais elle est malheureusement ouverte à tous les vents. La ville, située sur le bord de la mer, au pied d'une montagne qui semble la protéger, est d'un bel aspect. Les rues sont droites, bien aérées et bordées de maisons d'une construction élégante. Six ponts sur pilotis ont été prolongés au loin pour le déchargement des marchandises et le débarquement des passagers. Aucun des monuments de Saint-Denis ne mérite une description particulière, mais les environs de la ville offrent de délicieuses promenades. Huit journaux sont publiés actuellement (1869) au ch.-l. de l'île de la Réunion. Ce sont : le *Journal officiel de l'île de la Réunion*, le *Moniteur de la Réunion*, le *Journal du commerce*, la *Malle*, la *Réunion*, la *Semaine*, l'*Album de l'île de la Réunion*, le *Bulletin de la société des sciences et arts.* Nous ne parlerons pas ici des graves événements qui ont récemment ensanglanté l'île de la Réunion et la ville de Saint-Denis en particulier; les lecteurs du *Grand Dictionnaire* trouveront de nombreux renseignements sur ce sujet au mot RÉUNION (île de la).

DENIS (RIVIÈRE DE **SAINT-**), cours d'eau de l'île de la Réunion, qui prend naissance au centre de l'île et se jette dans la mer

DENIS-D'ANJOU (SAINT-), bourg de France (Mayenne), cant. de Bierné, arrond. et à 21 kilom. E. de Château-Gontier; pop. aggl. 1,037 hab. — pop. tot. 2,639 hab.

DENIS-DE-GASTINES (SAINT-), bourg et commune de France (Mayenne), cant. d'Ernée, arrond. et à 21 kilom. N.-O. de Mayenne, près de l'Ernée; pop. aggl. 1,040 hab. — pop. tot. 3,427 hab.

DENIS-D'ORQUES (SAINT-), bourg et commune de France (Sarthe), cant. de Loué, arrond. et à 37 kilom. O. du Mans; pop. aggl. 579 hab. — pop. tot. 2,366 hab. Au milieu d'étangs et de rochers, on voit les ruines de la Chartreuse du Parc, fondée au XIIIe siècle.

DENIS-DE-PILLE (SAINT-), bourg et commune de France (Gironde), canton de Guitres, arrond. et à 10 kilom. N. de Libourne, sur la rive gauche de l'Isle; pop. aggl. 660 hab. — pop. tot. 2,762 hab. Belle église romane.

DENIS. V. à DENYS les noms des divers personnages qui ne se trouvent pas ici.

DENIS (Jean), marin français, né à Honfleur, au commencement du XVIe siècle. On lui attribue la découverte d'une partie des côtes du Brésil, en 1504, et d'une partie de l'île de Terre-Neuve, en 1506.

DENIS ou **DENYS** (Nicolas), colonisateur français, né à Tours, vivait au XVIIe siècle. Il obtint la concession d'une partie de l'Acadie et du Canada, et se rendit en Amérique, en 1632, avec le titre de gouverneur lieutenant général du roi. Il fonda d'importants établissements dans le nouveau monde; mais la résistance qu'il rencontra chez ses propres compatriotes, les luttes qu'il eut à soutenir contre eux l'empêchèrent de mener à bien ses entreprises. Il revint en France, après un séjour de quarante ans dans l'Amérique du Nord, où il n'avait trouvé finalement que la ruine. Il a publié, sous le titre de : *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle de ce pays* (Paris, 1672, 2 vol. in-12), un intéressant ouvrage sur les productions, les ressources et les habitants de ces contrées.

DENIS (Jacques), poëte français du XVIIe siècle. Il exerça la profession d'avocat à Paris. On a de lui, sous le titre de *Plaintes du Palais* ou la *Chicane des plaideurs* (Paris, 1679), une comédie en trois actes et en vers, qui est une piquante satire des mœurs des hommes de loi de son temps.

DENIS (Guillaume), hydrographe français, né à Dieppe au XVIIe siècle. Il a publié quelques ouvrages, dont les principaux sont : *Tables de la déclinaison du soleil, etc.* (Dieppe, 1663); l'*Art de naviguer par les nombres et sécantes* (1668); l'*Art de naviguer dans la plus haute perfection* (1673), etc.

DENIS D'AVIGNON (le Père), théologien français, né en 1596, mort en 1665. Il portait, avant d'entrer en religion, le nom de Pierre DE RIVES. Il prit, en 1615, l'habit de capucin, et devint un habile controversiste : il possédait parfaitement le latin, le grec et l'hébreu. Son principal ouvrage est : *Triplex tractatus sacræ Scripturæ, in quo multa præclare dilucidantur ad sacrum textum spectantia* (Lyon, 1660, in-fol).

DENIS (le Père), théologien italien, né à Gênes en 1636, mort en 1695. Il appartenait à l'ordre des capucins, dont il a été le premier bibliographe. Son principal ouvrage a pour titre : *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum S. Francisci capuccinorum* (Gênes, 1680, in-4°).

DENIS (Jean-Baptiste), médecin, né à Paris, mort en 1704. Il se fit recevoir docteur à Montpellier, puis retourna dans sa ville natale, où, de 1664 à 1672, il fit avec un grand succès des conférences publiques sur les mathématiques, la physique et la médecine. Louis XIV le nomma son médecin ordinaire, et Charles II, qui l'appela en Angleterre (1673), lui offrit le titre d'archiatre ou de premier médecin, qu'il refusa, préférant revenir à Paris. Denis fut un partisan déclaré de la transfusion du sang. Après avoir fait cette opération sur les animaux, il l'essaya sur l'homme; mais un des sujets sur lesquels il se livra à cette dangereuse expérience étant venu à mourir et sa veuve ayant attaqué l'opérateur devant le parlement, défense fut faite par ce corps de tenter à l'avenir la transfusion sur les hommes. Denis croyait volontiers au merveilleux, ce qui lui fit accepter facilement plusieurs idées erronées. Nous citerons parmi ses écrits : *Lettre à M. de Montmor touchant deux expériences de la transfusion faite sur deux hommes* (Paris, 1667); *Discours sur l'astrologie judiciaire et les horoscopes* (Paris, 1669); *Recueil de mémoires et conférences sur les arts et les sciences* (Paris, 1772).

DENIS (Jean-Baptiste), libelliste français, né vers 1675, mort vers 1730. Il fut secrétaire de M. de Bissy, évêque de Meaux, puis passa en Hollande, où il se livra à la composition de libelles dans lesquels il attaquait avec aussi peu de bonne foi que de ménagements les plus hauts personnages de son temps. On a de lui notamment : *Mémoires et anecdotes de la cour et du clergé de France* (Londres-Hollande, 1712, in-8°), où l'on trouve, entre autres choses, que Bossuet était secrètement marié avec Mlle Desvieux de Mauléon.

DENIS (Louis), géographe français du XVIIIe siècle. Il exerça d'abord l'état de graveur, puis devint géographe du duc de Berry, qui fut plus tard Louis XVI. On a de lui de nombreux ouvrages, auxquels il a donné généralement une forme ingénieuse et commode. Nous citerons parmi les plus remarquables : *Cartes de France* (1761, 7 feuilles in-4°), représentant ce pays au point de vue commercial, minéralogique, etc.; *Empire des Solipses* (1764, 41 cartes in-12), curieux atlas du gouvernement des jésuites; *Mappemonde physique, politique et mathématique* (1764, 3 feuilles), accompagnée d'une explication, etc.

DENIS (Jean-Michel-Côme), poëte et bibliographe allemand, né à Scharding (Bavière) en 1729, mort à Vienne en 1800. Il entra dans l'ordre des jésuites (1749) et devint successivement professeur de belles-lettres et d'histoire au collége militaire de Marie-Thérèse à Vienne (1759), garde de la bibliothèque de Garelli (1773) et conservateur de la bibliothèque impériale (1784). Il s'appliqua à chercher et à faire connaître les manuscrits intéressants enfouis dans les dépôts confiés à ses soins, rendit de grands services à la langue et à la poésie allemandes en y introduisant les formes élégantes et le bon goût, perfectionna les méthodes d'enseignement et s'efforça de substituer aux symboles mythologiques des Grecs les mythes et les formes poétiques, majestueuses et simples des anciens poëtes du Nord. Denis, qui s'appelait lui-même le *Barde du Danube*, aimait à prendre pour sujets de ses compositions les sujets préférés des bardes scandinaves. Il fut le premier qui, par une traduction, fit connaître Ossian en Allemagne. Ses principaux ouvrages en prose sont : *Principes de la bibliographie* (Vienne, 1774); *Fondements de l'histoire de la littérature* (1776); *Histoire littéraire* (1777-1778); *Curiosités de la bibliothèque de Garelli* (1780); *Histoire de l'imprimerie à Vienne jusqu'en* 1560 (1782); *Annalium typographicarum Mich. Maittaire supplementum* (1789, 2 vol.). Parmi ses ouvrages en vers, nous citerons : *Tableau poétique des principaux événements militaires arrivés en Europe depuis* 1556 *jusqu'en* 1761 (1760-1761, 2 vol. in-8°); *Poésies d'Ossian* (1768); *Chants du barde Sined* (1773); *Carmina quædam Denisii* (1774). Enfin on a de lui des *Œuvres posthumes* publiées à Vienne (1801, in-4°), et dont le morceau le plus remarquable est intitulé : le *Chant des Æones.*

DENIS (Louise MIGNOT, femme), nièce de Voltaire, sa compagne, son amie, sa confidente jusqu'au dernier jour de sa vie. Ce grand esprit, ce génie a laissé tomber sur elle un rayon de sa gloire, de sa renommée, qui la rend intéressante à nos yeux et lui assure l'immortalité. Elle était sœur de l'abbé Mignot, membre du grand conseil. Pauvre sans doute, mais douée de toutes les grâces de l'esprit, de tous les charmes du visage, vive, gaie, légère, — un peu trop même, nous le verrons tout à l'heure, — elle avait plus de raisons qu'il n'en fallait pour plaire à Voltaire, cette grande intelligence qui était aussi un grand cœur. « C'est surtout à Mme Denis que Voltaire dit la vérité, » écrit Arsène Houssaye. Elle le suit à Berlin, à Genève, à Ferney. A Ferney surtout, nous rencontrons Mme Denis partout et sans cesse; elle est la première dame de la cour de Voltaire, elle a le pas sur Mme de Fontaine, sur les dames de Florian, sur Mlle Corneille, etc.; elle régente les Condorcet, les Ximénès, les Marmontel, les La Harpe, son oncle même; elle dirige et gouverne, même elle se permet de « bouder. » « ... Cependant Mme Denis vient, toute maussade, embrasser son oncle; elle se plaint de l'ennui, car l'ennui couche avec elle. C'est une vieille montre de la manufacture de Ferney qui ne marque plus l'heure de l'amour. Voltaire demande du café : on déjeune; Voltaire ne prend que du café. Viennent les visiteurs : il leur donne audience tout en se moquant de leur gravité. Il corrige les compliments outrés d'une façon plaisante. Ainsi un avocat se présente avec toute son éloquence de province : « Je vous salue, lumière » du monde, dit-il avec emphase. — Madame » Denis, apportez les mouchettes! » s'écrie Voltaire. Quand il est loin d'elle, cet ami, ce conseiller des rois et des impératrices, ce dieu enivré d'encens pense encore à elle, lui écrit de longues épîtres, lui conte sa vie toujours agitée, lui dit ses aspirations, lui fait part de ses rêves. Lisez surtout les lettres qu'il adresse de Potsdam à cette nièce aimée; elles nous semblent belles surtout parce qu'elles sont vraies, naturelles. « J'irai sur la fin de » cet automne faire mon pèlerinage d'Italie. » Un peu plus loin : « Le tumulte des fêtes est » passé, mon âme est plus à son aise, » etc. Est-ce le correspondant du roi de Prusse, de l'impératrice de Russie, de la Pompadour, qui écrit cela? Non, c'est l'oncle doublé de l'ami, de l'ami intime. »

Quelques-uns ont prétendu que Voltaire fut à l'égard de Mme Denis plus qu'un ami, plus qu'un oncle : « A Ferney, dit Arsène Houssaye, on a accusé Voltaire d'avoir été l'amant de sa nièce. On a voulu à toute force en trouver la preuve dans Voltaire lui-même : « Chez » nous autres remués de barbares, on peut » épouser sa nièce moyennant la taxe ordi» naire, qui va, je crois, jusqu'à 40,000 petits » écus, en comptant les menus frais. J'ai tou» jours entendu dire qu'il n'en avait coûté que » 80,000 fr. à M. de Marmontel. J'en connais » qui ont couché avec leurs nièces à meilleur » marché. » Et plus loin on applique à Voltaire et à sa nièce ces mots de Collini : « Je me » souviens toujours du poëte qui couchait » avec sa servante. Il disait que c'était une » licence poétique. »

« Mme Denis n'était pas embéguinée dans sa vertu. Quand le marquis Ximénès venait aux Délices, elle lui disait nettement que ce n'était pas assez d'admirer l'oncle tout le jour, qu'il fallait aimer la nièce toute la nuit. On peut inscrire à son compte plus d'une aventure avec les Ximénès de passage; mais que vouliez-vous que Mme Denis fît de Voltaire, que Voltaire fît de Mme Denis? Ils étaient trop vieux tous les deux. »

Cela est vrai de Voltaire qui, vieux, cherchait la jeunesse aimable et souriante, qui à quatre-vingts ans aimait Mlle de Saussure, âgée de dix-huit ans, et d'autres encore non moins jeunes et non moins folles; mais ce n'est plus vrai à cet âge de Mme Denis. La pauvre vieille dame finit en effet une vie toute consacrée à Voltaire, aux Muses et à l'amour par une aventure presque ridicule. Voici ce que nous lisons dans le journal le *Gaulois* (novembre 1868) à propos du monument à élever à Voltaire sur l'initiative du *Siècle* et par une souscription nationale :

« Il a été décidé que le montant de cette souscription serait consacré à la reproduction en grand de l'admirable statue de Houdon. L'histoire de cette statue est curieuse et je puis vous la dire en détail. L'œuvre de Houdon nous représente Voltaire assis, et cette position occasionna jadis une guerre intestine à la Comédie-Française. Après la mort de Voltaire, Mme Denis, sa nièce, avait offert la statue à l'Académie française, qui avait accepté le cadeau avec joie. Malheureusement, avant la livraison du marbre, le cœur parla chez Mme Denis... un peu tard, il est vrai..., et à soixante-dix ans elle épousa un soupirant âgé de soixante ans. Abandonnée par les gens de lettres qui avaient continué à la voir en souvenir de l'oncle, elle fut huée, bafouée pour ce ridicule mariage unissant deux êtres si laids qu'on prétendit qu'un fermier, venu pour payer son fermage et introduit dans la chambre à coucher des deux époux alors au lit, était resté coi devant ces deux têtes décrépites sur le même chevet et avait demandé naïvement « lequel de ces » deux messieurs était madame. » Furieuse contre les gens de lettres, Mme Denis refusa la statue à l'Académie et l'envoya au Théâtre-Français, en réclamant pour elle la place d'honneur dans le foyer de la Comédie. Cette faveur alluma la guerre parmi les acteurs. En même temps que l'œuvre de Houdon, le théâtre recevait une statue de Molière, commandée pour le foyer par Molé. La place d'honneur fut donc disputée entre les comiques, qui voulaient y placer Molière, et les tragiques, qui prétendaient l'octroyer à Voltaire. Les comiques l'emportèrent et la place d'honneur fut acquise à Molière, entre les statues de Racine et de Corneille; car on fit remarquer combien il était insolent que Voltaire se permît de rester *assis* quand Racine, Corneille et Molière se tenaient *debout*.

» On relégua le marbre de Houdon sous un hangar, en attendant qu'une place lui fût assignée. Mme Denis ayant réclamé publiquement dans les journaux, des lettres injurieuses furent échangées entre la nièce de Voltaire et les comédiens. La dispute s'envenima si fort qu'il fallut une décision royale pour la terminer. Louis XVI fit placer la statue dans le vestibule d'entrée. »

Mme Denis a donné quelques histoires estimées; elle a composé une pièce de théâtre, la *Coquette punie*, comédie en cinq actes et en vers. Mais la femme de lettres est déjà complétement oubliée, tandis que la nièce de Voltaire vivra jusque dans la postérité la plus reculée.

DENIS (Alphonse), agronome et homme politique français, né à Paris en 1794. Il sortit en 1813 de l'École de Saint-Cyr avec le grade de sous-lieutenant, fit la campagne de France et se distingua surtout à Montereau, où il fut décoré. Mis à la demi-solde après le retour des Bourbons, M. Denis employa ses loisirs forcés à la culture des lettres, puis à des travaux agricoles. Il alla se fixer dans le Midi, où il possédait des propriétés, et introduisit à Hyères plusieurs plantes exotiques, qu'il entreprit d'acclimater, notamment le néflier du Japon, le bambou de la Chine, l'élaïs de Guinée, l'acacia géant de la Nouvelle-Galles du Sud, diverses espèces d'auracaria, etc. Après la révolution de 1830, il fut nommé maire d'Hyères. Élu député du Var en 1837, il siégea à la Chambre jusqu'en 1848, y prit souvent la parole, vota avec le parti ministériel, et, à la suite d'un voyage qu'il fit en Algérie, exposa, en 1845, dans le parlement, ses vues sur le système qui lui semblait le plus favorable à la colonisation de notre territoire africain. On doit à M. Alph. Denis : une comédie en un acte et en vers, la *Bague* ou l'*Ami du mari; Promenades pittoresques et statistiques dans le département du Var* (in-fol.), ouvrage resté inachevé et dont la partie relative à Hyères a été réimprimée en 1841 (in-8°); enfin la publication d'un recueil fort estimé, la *Revue d'Orient* (Paris, 1843-1848, 11 vol. in-8°), qu'il fonda avec M. Abel Hugo.

DENIS (Jean-Ferdinand), littérateur français, frère du précédent, né à Paris en 1798. Il devait d'abord embrasser la carrière diplomatique, et fit dans ce but une étude complète des principales langues vivantes de l'Europe, ainsi que des idiomes de l'Orient. Cédant en 1816 à sa passion pour les voyages, il partit pour l'Amérique et consacra plusieurs années à explorer le Brésil, dont il étudia à la fois la situation morale et les ressources matérielles. Il y recueillit en même temps les matériaux nécessaires pour écrire une histoire complète de cet empire et des autres contrées de l'Amérique méridionale. De retour en France, il s'occupa de coordonner et de publier ces matériaux et entreprit ensuite une excursion en Portugal et en Espagne. En 1838, il fut nommé bibliothécaire du ministère de l'instruction publique. Il devint en 1841 conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et succéda en 1865 à M. de Brotonne comme administrateur de cet établissement. M. Denis est un écrivain laborieux et fécond, auquel on ne peut reprocher que d'être parfois un peu trop prolixe; mais cette prolixité est une preuve de plus de l'étude profonde qu'il a faite de son sujet. Parmi ses œuvres, qui embrassent une assez grande variété de sujets, il faut citer en premier lieu ceux qui sont le fruit de ses voyages : le *Brésil* ou *Histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume*, en collaboration avec H. Taunay (Paris, 1821-1822, 6 vol. in-8°); *Buenos-Ayres et le Paraguay* (Paris, 1823, 2 vol. in-18); la *Guyane* (Paris, 1824, 2 vol. in-18); *Scènes de la nature sous les tropiques, et de leur influence sur la poésie* (Paris, 1824, in-8°); *Résumé de l'histoire du Brésil*, suivi du *Résumé de l'histoire de la Guyane* (Paris, 1825, in-18), traduit en portugais; *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal et de l'histoire littéraire du Brésil* (Paris, 1826, in-18); *Résumé de l'histoire de Buenos-Ayres, du Paraguay et des provinces de la Plata*, suivi du *Résumé de l'histoire du Chili* (Paris, 1827, in-18); *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, suivies de la traduction du *Tisserand de Ségovie, drame du* XVIIe *siècle* (Paris, 1837); le *Brésil* (Paris, 1837), et le *Portugal* (Paris, 1846), qui font partie de la collection de l'*Univers pittoresque, etc.* On a encore de M. Ferdinand Denis : *André le voyageur, histoire d'un marin* (Paris, 1827, in-8°); *Ismaël Ben-Kaïzar* ou la *Découverte du nouveau monde* (Paris, 1829, 5 vol. in-12); le *Brahme voyageur* ou la *Sagesse populaire de toutes les nations* (Paris, 1832, in-18; 5e édit., 1854), ouvrage auquel l'Académie française a décerné le prix Montyon; *Tableau historique, analytique et critique des sciences occultes* (Paris, 1830, in-8°); *Fondation de la régence d'Alger, Histoire des Barberousse*, en collaboration avec Sander Rang (Paris, 1837, 2 vol. in-8°); *Camoens et ses contemporains* (Paris, 1841, in-8°); le *Monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle fantastique du moyen âge* (Paris, 1843, in-12); *Nouveau manuel de la bibliographie universelle*, avec MM. de Martonne et Pinçon (Paris, 1857, in-8°); les *Vrais Robinson, naufrages, solitudes et voyages* (Paris, 1862, in-8°); le *Romancero espagnol*, traduction complète (4 vol. in-8°), etc. L'infatigable écrivain a en outre donné une édition diamant des *Voyages de Malouet dans les forêts de la Guyane* (1854), et collaboré à une foule d'ouvrages, de revues et de recueils, tels que le *Manuel de peinture* d'Arsenne, l'*Atlas des littératures* de Jarry de Mancy, les *Chefs-d'œuvre du théâtre européen et du théâtre étranger*, les *Revues européenne* et *britannique*, la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Artiste*, le *Journal* et les *Annales des voyages*, le *Magasin pittoresque*, la *Bibliothèque populaire*, la *Nouvelle Biographie générale* de Didot, etc.

DENIS (Louis), homme politique français, né à Legué (Côtes-du-Nord) en 1799. Il était, au moment de la révolution de 1848, armateur à Dieppe. Nommé représentant à la Constituante, il vota l'amendement Grévy et l'ensemble de la nouvelle constitution, puis appuya la politique de l'Élysée. M. Denis fut réélu à la Législative, où il fit partie de la majorité antirépublicaine, appuya toutes les mesures réactionnaires et finit par se montrer hostile au gouvernement de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, il se retira complétement de la vie politique.

DENIS LE FLAMAND (Denis CALVAERT ou CALVART, dit), peintre flamand. V. CALVAERT.

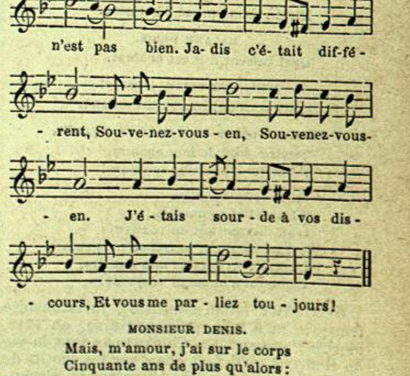
DENIS-LAGARDE (René-Jean-Marie), marin français, né à Paimpol (Côtes-du-Nord) en 1772, mort en 1849. Fils d'un receveur de l'enregistrement, il était entré dans la marine militaire comme aspirant en 1792. Capitaine de frégate depuis 1803, il avait en cette qualité exercé plusieurs commandements importants, lorsqu'il fut appelé, à la fin de 1813, à celui de la *Clorinde*. Il sortit le 1er décembre de la rade de Brest pour croiser de conserve avec la *Cérès;* mais dès la première nuit il fut séparé de ce bâtiment et se dirigea seul vers la côte d'Afrique. Après avoir, dans l'espace de dix jours, pris, brûlé ou coulé sept bâtiments de guerre ou de commerce, la *Clorinde*, assaillie par des gros temps continuels, regagnait péniblement les côtes de France pour se réparer, et, chemin faisant, elle avait encore brûlé quatre navires anglais, lorsque, le 15 février 1814, par 45° de lat. N. et 13° de longit. O., elle eut connaissance de l'*Eurotas*, frégate de cinquante-six canons de 24. La *Clorinde* était beaucoup plus faible d'échantillon; elle n'avait à son bord que quarante-six canons de 18. Cette infériorité n'empêcha pas Denis-Lagarde de prendre l'initiative de l'attaque et de forcer l'*Eurotas* à prendre précipitamment la fuite, après un combat acharné qui dura trois heures, et pendant lequel le vaillant capitaine eut la cuisse traversée par un biscaïen. Malheureusement, la *Clorinde* avait reçu dans cette chaude affaire des avaries si considérables qu'elle n'avait pu donner la chasse à l'*Eurotas* et profiter ainsi de sa victoire. Le lendemain, la *Clorinde* n'avait pas encore eu le temps de se rétablir des suites du combat de la veille, lorsque deux nouveaux adversaires, la *Dryade*, de cinquante-huit canons, et la corvette-brick l'*Achate*, de seize canons, arrivèrent rapidement sur elle et l'attaquèrent à la fois. La *Clorinde* se défendit avec une vigueur merveilleuse; mais, hors d'état de soutenir longtemps cette lutte trop inégale, prête à couler bas, elle fut enfin obligée d'amener ses couleurs.

Sous la Restauration, Denis-Lagarde fut nommé capitaine de vaisseau et officier de la Légion d'honneur. Il reçut également peu après le brevet de chevalier de Saint-Louis. Toutefois, ce brave marin fut mis prématurément à la retraite (1820). Denis-Lagarde avait un frère qui devint conseiller d'État sous l'Empire.

DENIS DE LA NATIVITÉ, marin et carme déchaussé français, dont le nom séculier était **Pierre Berthelot**, né à Honfleur en 1600, mort en 1638. Il entra en 1614 dans la marine, fit plusieurs voyages en Europe, à Terre-Neuve, dans les Indes (1619), et fut nommé, en 1629, premier pilote d'une flotte portugaise destinée à aller secourir Malacca contre le roi d'Achem, qui assiégeait cette ville. S'étant lié d'amitié avec un carme, le P. Philippe de la Sainte-Trinité, il entra dans cet ordre, prit alors le nom de P. Denis, mais n'en continua pas moins de servir dans la marine. Sa bravoure et son habileté lui valurent la charge de pilote et de cosmographe royal, titres qu'il justifia en relevant dans ses divers voyages les côtes des pays qu'il visitait. Denis périt, ainsi que toute une ambassade portugaise, à Achem, où il fut massacré par les habitants du pays.

Denis (MONSIEUR ET MADAME), chanson de Désaugiers. On a cherché longtemps l'épopée bourgeoise; la voici tout entière dans *Monsieur et madame Denis.* O vieux couple sentimental qui dévidez, sur votre déclin, l'écheveau de soie rose de vos premières amours! il n'est pas fait pour vous, le *nessun maggior dolore* du Dante. Vous avez vécu, vous avez souffert, vous avez aimé, et vous évoquez sans regret, sans envie, avec une légère pointe de mélancolie, ces jours dorés de la lune de miel. Puis vous vous endormez tranquillement, surpris d'avoir encore trouvé une bluette sous la cendre : deux vieux tisons qui ne brûlent plus, mais qui fument encore.

1er COUPLET. Mme DENIS.



MONSIEUR DENIS.

Mais, m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors :
Car c'était en mil sept cent,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
An premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours!

MADAME DENIS.

C'est de vous qu'en sept cent-un
Une anguille de Melun